

# LA CARICATURE FRANÇAISE,

JOURNAL SANS ABONNÉS ET SANS COLLABORATEURS.

SE VEND PARTOUT.]

N<sup>o</sup>. X, 28 MAI 1836.

[PRIX: 2 PENCE.]



MONSIEUR DUPIN,

Président de la Chambre des *Improstitués*, Procureur-Général près la Cour Royale de Cassation, Baron, Membre de la Légion d'Honneur, de l'Ordre de *Léopold*, et *Sauveur* de la Patrie en Juillet 1830, lisant son discours de la *Saint Philippe* au *Geblier* de la Duchesse de Berry et à l'*Ami Fulchiron*, l'homme au sac d'écus.

Ah ça, Maître Dupin, quoique votre excessive modestie vous ait fait dire avec une naïveté de mauvais ton à faire pouffer de rire amis et ennemis: "*Laissez mon discours pour ce qu'il est, cela ne vous regarde pas, je l'ai fait comme il m'a convenu.*" Bien que, vu la conformité morale de votre caractère et vos actes avec ce *polisson* de Thiers, qui exige pour *sa conscience* ce que vous demandez pour votre discours au maître, ne pas le citer est tout ce que nous pouvons pour vous plaire, et ne pas faire bailler nos lecteurs; il y aurait injustice affreuse, de ne pas vous montrer, groupé avec les deux dévoués les plus tarés, les plus applâtis du *désordre de choses* dont vous vous êtes déclaré le très-humble *sujet*! Il faut qu'on sache plus visiblement que par les colonnes d'un journal, que la France a la félicité d'avoir un président *paillese* et un président *orang-outang*, qui se sont étroitement unis de bassesse servile pour plaire à *leur maître*. Je ne vais pas m'amuser à des récriminations rétrogrades, je laisse toutes vos trahisons, vos faux semblants, je n'éclaircirai pas le mystère maintenant, quoique je le tiens, de cette transaction passée à Londres, et si grosse d'*or* et d'*infamie*; je laisse également vos coquetteries aux pères Jésuites; je passe en pitié le ridicule de l'épithète maternelle, prévoyant le prochain avenir où l'on y ajoutera: *Que Dieu pardonne à la mère des trois Dupin sa triste fécondité*; je me borne, pour le passé, à un seul fait: la gloire qui vous est revenu de la défense de *Michel Ney*, pour vous dire, c'est une gloire d'*Escobard*, une gloire usurpée; vous étiez alors déjà, sous le manteau, ce que vous osez aujourd'hui être ouvertement; oui Dupin, vous n'étiez qu'un poursuivant de réputation, et non pas l'ami, le défenseur consciencieux d'un illustre client; le conseil que vous donâtes au héros de la Moskowa, au soldat qui exposa sa vie dans *cent vingt combats*, tous soutenus pour la France, ce conseil de dénier *son titre de français*, ce conseil était jésuitique, et tendait à le déshonorer. Dupin, lorsque dans l'angoisse du désespoir, je fus chercher une lueur d'espérance dans votre consulte, je ne rapportai que l'impression profonde qu'une physionomie d'*orang-outang* tenant le milieu entre l'homme et la brute ne pouvait cacher qu'une âme ignoble; et vous avez chaque jour pris soin de justifier mon opinion, car vos hauts et bas d'opposition ne m'en ont jamais imposé. Il me reste peu à vous dire, et c'est dans

vosre propre intérêt : dites-moi comment vous allez faire cadrer votre discours de la Saint-Philippe au *fil* *Egalité*, avec les paroles suivantes qu'en Juin 1828 vous adressiez au roi *légitime*, dont votre maître actuel usurpe si perfidement le trône? Vous disiez : "Nous saurons de tout notre pouvoir assurer le triomphe de l'autorité *légitime*; malheur à ceux qui la méconnaîtront! Ce n'est pas le langage de la révolution, c'est le cri de nos pères, c'est le cri français qui fut poussé sous Philippe-Auguste, quand ils déclarèrent que le roi de France ne relevait que de Dieu et de son épée; c'est celui qu'ils firent entendre sous Saint-Louis quand il signa la *pragmatique sanction*; c'est celui qu'ils firent entendre sous Charles VII dans les imposantes assemblées de Bourges."

DUPIN AINÉ.

En voilà assez sur votre propre compte, Maître Dupin; et vous avoir montré en groupe avec Bugeaud, ce géolier *pandour* parlementaire, et cet enfoncé de Fulchiron au sac d'écus, écoutant et encourageant vos bassesses philippistes, suffit à la *Caricature*, et laissant toutes vos iniquités politiques, c'est comme jurisconsulte que je vous soumetts l'acte qui vient de m'être envoyé avec d'autres pièces de conviction, qui établissent fort positivement un fait, c'est que celui que votre éloquence bourgeoise a flagorné si royalement, n'est rien moins que royal, mais tout bonnement le fils en *chair* et *os* d'un géolier italien, nommé Chiappini. Les bornes actuelles de la *Caricature* ne permettent pas de donner en entier tous les documents, je livre seulement cette pièce à vos connaissances de légiste; le reste suivra aux numéros prochains.

RECTIFICATION DE L'ACTE DE NAISSANCE D'UNE FILLE NÉE DU COMTE ET DE LA COMTESSE DE JOINVILLE, FRANÇAIS, ET SE TROUVANT SOUS CES NOMS EN TOSCANE, L'ÉTÉ DE 1773; IL EST PROUVÉ QUE LA FILLE NÉE DES SUSDITS, FUT TROQUÉE CONTRE LE FILS NÉ EN MÊME TEMPS DU GÉOLIER LORENZO CHIAPPINI, ET VICENZA DILIGENTI, ITALIENS ET HABITANT LA PRISON (COMME GÉOLIER) DE MODIGLIANA.

"Au Nom de Dieu, Amen.

"Je soussigné, chanoine chapelain, curé de l'église prioriale et collégiale de Saint-Etienne, pape et martyr, en la terre de Modigliana dans les Etats Toscans, et du diocèse de Faenza, certifie avoir trouvé dans le quatrième livre des actes de naissance, le mémoire suivant: 'Maria Stella Petronilla, née hier des époux Lourenzo, fils de Ferdinand Chiappini, huissier public de cette terre et de Vicenza Diligenti, fille de feu N.... de cette paroisse, fut baptisée le 17 Avril 1773, par moi, chanoine, François Signori, l'un des chapelains. Les parrain et marraine, furent François Bandinelli, archer, et Stella Ciabati. En foi de quoi, &c.

A Modigliana, 16 Avril, 1824.

Signé, GAETANO VIOLANI, chanoine.

J'ai, dis-je, procédé à l'exécution du jugement ci-anexé, moyennant la rectification susdite, laquelle s'opère définitivement dans les formes et termes ci-après:

"Maria Stella Petronilla, née hier des époux, M. le comte Louis, et madame la comtesse de Joinville, français, demeurant alors dans la terre de Modigliana, fut baptisée le 17 Avril 1773 par moi, chanoine, François Signori, l'un des chapelains; les parrain et marraine furent François Bandinelli, archer, et Stella Ciabati.

"Signé, ANGE MONGI,  
notaire greffier du tribunal épiscopal de Faenza."

Toutes les probabilités, établissant que le comte et la comtesse de Joinville furent le duc et la duchesse d'Orléans, et le garçon troqué de Chiappini, celui qui trône aujourd'hui comme roi des Français, voilà donc sur quoi, Maître Dupin, j'appelle vos lumières comme avocat régissant les intérêts de la maison d'Orléans. Si, heureusement pour la France, on faisait vider la place à votre maître actuel, nous vous promettons nos bons offices auprès de la véritable héritière du nom et des biens, car de ce fait on en aurait fini du même coup avec les filles à marier, les principicules voyageurs, et toute la séquelle, à la tante Adélaïde près, qui est bien fille légitime, fille en chair et en os, et digne fille de feu *Egalité*, d'infâme et odieuse mémoire.

SUITE AU No. IX, DE LA PROCLAMATION AUTOGRAPHE DU PRINCE EMIGRÉ (LOUIS-PHILIPPE) POUR PROUVER COMME QUOI IL FUT TOUJOURS RÉPUBLICAIN, ADMIRATEUR DE NAPOLÉON ET AMI DE NOTRE GLOIRE.

Mais actuellement, il suffira pour nous convaincre de la dépravation exquise et de la frénésie de rapines avec lesquelles on prétend nous subjuguier, d'examiner les moyens qu'on emploie et qui agissent comme des ressorts sur nos passions les plus nobles, nous imposent le devoir de nous élever, jusqu'à l'héroïsme, pour la défense de nos intérêts les plus sacrés.

Personne n'ignore que la nullité et la corruption de notre cabinet présentait une proie appétissante à l'insatiabilité de nos voisins; mais il paraît, que malgré notre esclavage et les entraves qu'éprouvait la manifestation de l'opinion publique, elle avait encore assez de force pour la tenir en échec, et la vue du jeune prince des Asturies, celle des persécutions et des outrages auxquels il était en but depuis son enfance, et l'état d'abjection dans lequel la nation s'indignait de le voir réduit, nous encourageait à la patience, et nous donnait l'espérance qu'il ferait reflourir la félicité et les vertus publiques chez un peuple généreux, toujours dévoué à sa cause non moins que jaloux de son honneur.

Le bras invisible de la Providence a voulu anticiper ce glorieux succès en renversant l'opresseur.

(Napoléon) des Espagnes, et en présentant à nos yeux l'image de la prospérité. Le *séditieux* Napoléon avait su préalablement fasciner les deux partis, persuadant d'une part, à la candeur du prince des Asturies, que ses troupes occupaient le territoire espagnol pour protéger son innocence insultée et sa dignité lésée; et de l'autre, persuadant au parti contraire qu'il prenait l'intérêt le plus vif aux schismes, aux tracasseries et à toutes les infamies du palais. Godoy qui voulait à tout prix ceindre son front d'un diadème, avait ouvert une négociation secrète pour livrer aux armées françaises ses propres maîtres dont il séduisait la bonne foi par de prétendues craintes pour la Péninsule, cherchant par ce moyen à les faire émigrer et à abandonner la patrie à une *orphélinerie* politique, afin de fournir à Buonaparté un prétexte décent pour l'usurpation. Il est vrai que, beaucoup de gens sensés se refusèrent d'abord à croire à l'existence d'une trame aussi odieuse; mais la protection accordée à ce criminel, quand rien autre ne pouvait le sauver de la confusion et de l'échafaud, la fourberie d'abdications forcées, les fausses apparences qu'on a successivement données à la cause de l'Escorial en dénaturant les faits, en défigurant la vérité, et enfin l'insolence avec laquelle on s'est plu à nous arracher jusqu'aux plus faibles rejetons du sang royal, sont des garants trop surs que tel fut véritablement le projet de nos politiques.

*Fin de ce Fragment.*

Voilà la fin de ce fragment de manifeste, tout de la main de Louis-Philippe, alors prince émigré. Ce morceau du style emphatique et maître d'école, qui perce dans tout ce qui émane de la *tête poire*, ne trouve sa place ici que pour propager, autant qu'il est au pouvoir de la *Caricature*, tout ce qui tend à dévoiler sans retour la lâche et vile pasquinade de patriotisme qui a réussi par conduire le fils Égalité au but éternellement ambitionné des siens, à ce trône usurpé enfin sur un parent trop faible, trop indulgent, et sur un neveu orphelin. Maintenant, voici quatre lignes de la même main qui prouvent tout ce qu'il y a de flatteur pour la nation française à ployer sous le *bavard trivial* qui a de semblables idées gouvernementales, et dont les ministres et les hauts fonctionnaires ne jouent que le rôle d'un *Drost* de village de la Gueldre d'une vingtaine de feu, ou *les baillis* de quelques-uns des bourgs les plus obscurs de la Suisse ou de l'Autriche.

#### CONVERSATION DU PRINCE ÉMIGRÉ AVEC LA REINE CAROLINE DE NAPLES, A METTRE SUR L'AIR DE *LE ROI DIT A LA REINE, LA REINE DIT AU ROI.*

*Elle me dit* qu'elle manque de bons intermédiaires, et *je lui dis* qu'elle a raison. *Elle me dit* que tant qu'elle a eu *Lord Nelson* et *Sir William Hamilton*, tout allait à merveille, mais que depuis qu'ils n'y sont plus tout va de travers. *Et je lui dis* oui, mais dans ce temps-là, vous n'étiez pas aussi exclusivement livrés l'un à l'autre; vous étiez alors deux amoureux, vous vous adoriez; à présent vous êtes mari et femme, vous vous querellez pour des riens, c'est dans l'ordre: mais dans le fond, vous n'en êtes pas moins attachés l'un à l'autre; il ne s'agit que de mettre *la paix dans le ménage*, et pour cela il faut avoir *de bons domestiques et les bien gouverner*. Alors *je lui dis* que pour être traitée comme une puissance il faut avoir des moyens de puissance; *et elle me dit*, &c., &c.

Je pense que, pour un numéro, en voilà assez des forfaitures et bavardages de ce traître qui se pavane insolemment avec nos couleurs des grandes époques, auxquelles, après avoir déserté, il allait intrigant de côté et d'autres avec son *aumône de prince émigré*, demander vainement à servir contre sa patrie, et remuant son esprit inventif pour aider à la trahir. J'en ai assez lecteur de cet odieux sujet pour aujourd'hui.

#### ON DIT, ET ON AJOUTE.

On dit que Philippe oublie de combien la tête du peuple debout dépasse celle des tyrans, même sur leurs trônes;—On ajoute que le peuple français lui rafraîchira tôt ou tard la mémoire sur cette mesure. On dit que l'injustice déprave;—On ajoute que toute son action s'est portée sur le gouvernement qui pèse sur la France. On dit que l'infâme juif Deutz veut attaquer le geôlier de la duchesse de Berri, comme usurpant dans l'affection de Louis-Philippe la faveur qu'il a seul mérité en lui livrant sa nièce comme Judas livra notre Seigneur;—On ajoute que Bugeaud a répondu dans son élégant langage: " que Deutz ne *m'embête* pas, car j'ai une manière *de marcher* le pistolet au point, qui met toujours le triomphe à mes ordres. On dit que les deux princes *d'assez bonne maison* en seront pour leurs frais de route; qu'à moins d'épouser l'ambassadeur français ou quelque général prussien on les voit garçons à perpétuité;—On ajoute que cela tient au dégoût de *certaine race*. On dit qu'on prend facilement les gens bêtes parce que ce sont des cruches à deux anses;—On ajoute que voilà qui explique la prise de possession de la personne de M. Fulchiron par le ministère. On dit que rien ne réussit que ce qui est ignoré;—On ajoute qu'il est bien certain que si les infâmes lettres du *prince émigré* n'eussent été ignorées en France, Louis-Philippe n'eût certes pas vu réussir ses manœuvres de vingt ans. On dit que l'ombre du général Foy a jeté un cri d'horreur au moment où son gendre osa dire à la tribune qu'il tenait Thiers pour un *honnête homme*;—On ajoute, que Thiers convient si fort à Philippe, pour cela même qu'il est *honnête homme* à la façon du *citoyen Égalité* et du faire du roi des Français. On dit que l'héritier présomptif de l'estrade soi-disant constitutionnelle a *lâché* sa déclaration d'amour à une princesse autrichienne;—On ajoute, que voici la réponse en style romantique autrichien: *Oh Jesus mein Gott! laissez mon main z'il fous blaire Mossir, che afre bas le demps t'égoudèrefos zorneddes*. On dit que Thiers et Guizot sont comme les araignées, qui se mangent quand elles ne trouvent pas de

mouches ;—On ajoute que cette *denrée* ne fait pourtant pas faute avec de pareils gouvernants. On dit que pour entendre la *Marseillaise*, il faut habiter Sainte-Pélagie ou la libre Angleterre ;—On ajoute, à bas Sainte Pélagie, et vive la libre Angleterre. On dit que celui qui ne sait pas mourir pour son opinion n'en a point ;—On ajoute, qu'il est toujours temps de mourir, et qu'il n'est beau de s'y résoudre qu'après avoir *tout tenté* pour le triomphe de son parti. On dit que l'hypocrisie vient de renouveler son masque en France ;—On ajoute que les hypocrites sont trop bien signalés pour que cela puisse tromper encore. On dit que l'aimable sœur du roi des Français est bavarde sans vivacité, coquette sans beauté, galante sans jeunesse, instruite sans esprit, active sans but ;—On ajoute, qu'elle a toutes les prétentions, et que toutes sont malheureuses. On dit que l'amour de la vérité est le culte le plus pur comme le plus dangereux de tous ;—On ajoute, c'est le culte du génie. On dit que Louis-Philippe va proposer aux chambres, d'adopter pour *sa race* l'usage des *rois sauvages de Mendanao*, où le jour du mariage tout le monde fait *des présents au père des mariés* ;—On ajoute que cette mesure ne ferait que tripler la difficulté pour marier les demoiselles *restantes* ; le *papa* ayant trop fraudé à la France pour qu'on soit tenté de lui faire le moindre présent. On dit qu'il y a une différence entre un agent secret et un ambassadeur ;—On ajoute, qu'elle consiste en ce que l'ambassadeur *fait* espionner, et que l'agent *espionne lui-même*.

### NOUVELLES DE FRANCE.

Le vieux diable boiteux a voulu offrir un exemplaire de ses mémoires à Louis-Philippe, qui l'a brusquement repoussé par son horreur innée pour tout ce qui est *mémoire*. Le Président Jackson a les mains liées à ce qu'on prétend ; ce qu'il y a de sûr, c'est que Louis-Philippe n'a de bien lié que les cordons de la bourse. Il y a eu un grand dîner ou quelqu'un porta le toast de la longue prospérité de la dynastie ; ces mots firent une si forte sensation à plusieurs dévoués, que le Baron Fain, en laissa tomber une *énorme poire* qu'il tenait à la main. A ce même dîner, quelqu'un a rappelé que lorsque la convention allât prononcer sur le sort de l'infortuné Louis seize, d'Orléans prononça ces effroyables paroles contre son roi et son parent : " Uniquement occupé de mon devoir, convaincu que tous ceux qui ont attenté ou attenterait par la suite à la souveraineté du peuple, méritent la mort, *je vote pour la mort*." Un cri d'horreur et d'effroi partit au même instant, le monstre ! le scélérat ! s'écriait-on ; la montagne même le repoussa de son sein, le seul *Marat* le récompensa par un affreux sourire. Et voilà pourtant l'honnête père de notre honnête homme de roi !—On a envoyé à Mademoiselle Adélaïde le couplet suivant dans un memento :

De grands plaisirs dans la jeunesse  
Point de soins de maternité.

Aucun malheur dans la vieillesse,  
Et sans peur de l'éternité.

### NOUVELLES DE PRAGUE.

Depuis que les journaux de Louis-Philippe ont si lâchement annoncé les chances de la mort du jeune Henri, ce prince augmenté chaque jour en force et en santé ; il est plein de vigueur et d'activité, vif comme la poudre, et il ne la craint pas, son cœur est excellent et son humeur égale ; musicien sans prétention, le timbre de cette jeune voix est surtout irrésistible quand il *chante la France*. Le jeune Henri commence à se faire homme, il est d'un empressement tout-à-fait chevalier français, lorsque quelques jolies personnes viennent lui offrir des bouquets dans ses longues promenades de matin. On conviendra qu'il faudrait une âme bien noire, un cœur déshérité de tout sentiment généreux, *un cœur à la d'Orléans*, enfin, pour ne pas intéresser au jeune Henri. On a trouvé sur un banc ou ce jeune prince venait de faire la lecture au roi son grand-père, ces lignes au crayon dans un memento appartenant à Charles X.

O patria adorata  
Qui vivi agli affanni

Più sacra cogli anni  
Diventi per me

M'è sacro il tuo cielo  
M'è sacro il tuo suolo

M'è sacra quel duolo  
Ch'io sento per te.

Cela prouve que si le roi Charles X n'a pas fait le maître d'école comme son cousin, s'il n'est pas pédant comme lui, il aime du moins la bonne littérature, et que même dans une langue étrangère les regrets pour la patrie parlent à l'esprit et au cœur de l'auguste proscrit. Quelle différence de ces touchantes allusions avec les vœux infâmes du Duc d'Orléans après sa désertion, tels que ceux-ci : " L'Archiduc Jean culbutera Eugène et les siens dans Venise, ou dans la mer. Le 9ème régiment de ligne a été cerné et pris ; une force supérieure attaque Marmont ; Masséna et Davoust vont être cernés et pris. Les garnisons françaises, de Barcelone et Figuières ont risqué une partie de la flotte de Toulon pour se ravitailler et *malheureusement* ils ont réussi." Quand on compare les sentiments du roi proscrit et ceux du Duc d'Orléans *déserteur et émigré*, on se dit : " Non, ils ne sont pas cousins ; et celui qui usurpe le trône *n'est pas Français*," et il faut ajouter : " il n'y a plus en France, ni Français, ni dignité nationale puisque Louis-Philippe y trône.

### ON DEMANDE.

Si Louis-Philippe a renchéri sur le prix du Directoire, du Consulat et de l'Empire pour l'acquisition de la conscience diplomatique de M. de Metternich, à l'enchère depuis quarante ans ?—On demande aussi s'il est vrai que *Signor Barone* en italien dit M. le Baron, et *il Barone* fripon ? dans ce dernier cas on conseillerait aux Barons *survivants de l'empire* de bien soigner la dénomination de *Signor*, crainte de fâcheuses équivoques.

La *Caricature française* paraît une fois par semaine, par livraison de quatre pages de texte et une planche nouvelle ; chaque quatrième livraison aura en sus une planche de celles qui ont déjà été insérées dans le *Satirist*. Les vingt-cinq livraisons formeront un in-quarto de cent pages de texte et vingt-cinq ou trente caricatures. Chaque quatrième livraison portera le titre des caricatures des quatre suivantes.

No. IX. Madame *Persil* prête à se rendre à la cour, vue par derrière.—No. X. Les *jolis garçons* Dupin, Bugeaud et Fulchiron.—No. XI. M. Passy, autre *joli garçon* du règne actuel.—No. XII. La lancette d'honneur, Louis-Philippe marmitor.

### LA CONTEMPORAINE

Propriétaire, Auteur et Éditeur responsable de la *CARICATURE FRANÇAISE*, et des fac-simile du *Prince Emigré, Louis-Philippe*,  
A LA FOIRE COURONNÉE, 31, YORK BUILDINGS, NEW ROAD,  
LONDRES.

Londres : Scholze et Co., 13, Poland Street.